

Jacques Laffitte

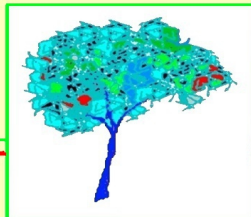
L'Échelle de Jacob,
ou comment l'esprit vint à l'homme



Essai

L'Arbre aux Signes

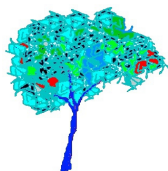
Editions



Jacques Laffitte

L' Echelle de Jacob
ou
Comment l'esprit vint à l'homme

Essai



L'Arbre aux Signes Éditions
N° Siret : 537 672 727 000 14 APE : 5811 Z
Association 1901
d'Édition & Création d'Évènements Culturels
14 La Galaisière 61340 Préaux du Perche
Site : www.arbreauxsignes.com
Mail : contact@arbreauxsignes.com



L' échelle de Jacob

ou

Comment l'esprit vint à l'homme

Personnage double

« *Contrasté* »

Le personnage de Jacob-Israël est étonnant car terriblement « contrasté » au point qu'on pourrait se demander s'il n'a pas précisément pour rôle d'incarner cette caractéristique humaine qu'est l'ambiguïté. Ou même la versatilité, dira-t-on, si l'on veut asséner un jugement négatif toujours facile à porter quand on connaît le sens de l'Histoire. Mais pour celui qui la fait, ce n'est pas aussi facile notamment quand il faut aller à contre courant des pratiques sociales, se débattre dans des conflits d'intérêt, ou incarner un projet ontologique démesuré, aux allures de destinée, que vous ont légué vos père et grand-père.

Jacob figure l'errance de l'homme dans son rapport au religieux en étant en même temps polythéiste et monothéiste. En cela il incarne avant même d'être nommé tel, Israël. En effet, le peuple en tant que nation autant que le peuple en tant qu'individualités, sera dans l'inconstance et le trouble du

rapport au religieux, et oscillera tout au long de son histoire entre poly et mono théisme. On peut faire l'hypothèse que ce n'est pas par quelque manque de cellules grises ou par vilénie de l'âme comme le lui asséneront à profusion ses prophètes, mais parce que l'ambivalence, loin d'être une lâcheté, est peut-être une valeur. Peut-être est-ce pour cela qu'un des trois patriarches fondateurs du judaïsme nous brosse avec une telle insistance le tableau complet de la versatilité, voire d'une étrange liberté pour ne pas dire une véritable licence à l'égard des valeurs morales. Jacob les parcourt de l'abject au sublime, du tripatouillage mercantile à l'élévation d'âme, de la spoliation au repentir : il profite de l'épuisement de son frère rentrant affamé de la chasse pour lui « acheter » son droit d'aînesse contre un plat de lentilles ; quand son propre père au seuil de la mort veut répartir son héritage matériel et spirituel, il l'abuse et se fait passer pour son frère aîné en se mettant du poil aux mains et une peau de bouc sur le dos. Ayant conclu un traité d'apaisement et d'alliance avec la ville de Sichem à condition que tous les hommes se fassent circoncire, pendant qu'ils sont dans les douleurs il en profite pour les faire assassiner.

A l'opposé, il fait une démarche difficile pour se réconcilier avec son frère, il a honte de ce qu'il a accepté de faire ou de laisser faire par ses fils aux habitants de Sichem. Sur un plan personnel il apparaît comme faible se faisant berner par son beau-père, Laban, qui l'exploite de façon éhontée et lui refile par ruse sa première fille qu'il n'arrivait pas à marier avant de lui accorder celle que Jacob désirait.

Mais c'est surtout son rapport au plan religieux qui est digne d'intérêt pour nous, à travers les traces que nous en livre la Torah. Il y apparaît comme pratiquant le culte idolâtre des pierres sacrées alors qu'il est sensé être adepte du dieu Unique inauguré par ses père (Isaac) et grand-père (Abraham).

Composé

On constate l'imbrication des deux courants-textes ; rappelons que la Tora fut unifiée de ses quatre principales tendances religieuses (yahwiste, élohiste, sacerdotal, deutéronomiste), après le retour de Babylone, par Hijika (sous le règne du jeune Josias), qui « retrouva » fort judicieusement et par hasard une Tora toute composée, dans les ruines du temple lors du retour. On comprend qu'il fallait compiler les différents textes pour souder le peuple en unifiant les composantes religieuses qui étaient fort divergentes : car il y eut longtemps les deux conceptions opposées, l'optique monothéiste et le polythéisme avec ses cultes idolâtres¹ : pratiques des bétyles, des bosquets sacrés pudiquement rebaptisés « hauts lieux », adoration de Baal, des Veaux d'or (cf. Tables de la Loi), déesses (Ashéra épouse² de Yahweh), etc. Sans compter l'interférence des dures préoccupations d'ordre politique, telles que légitimer le « don » des terres de Palestine aux hébreux contre les populations locales moabites, amorites, etc. Et évidemment, dans ces cas-là on a l'oreille particulièrement fine pour entendre parler le Dieu.

Mono ou Poly théisme ?

Les deux, le personnage (Jacob) autant que le peuple qui épouse son nom (Israël) et son projet, les deux symbolisent cette réflexion émergente autant que ses hésitations, pour ne pas dire ses rébellions, ses allers-retours entre mono et polythéisme : Ish ra El signifie « l'homme qui lutte avec Dieu ». Avant d'aboutir finalement à ce qu'on peut considérer comme

¹ Passages de la Bible faisant état de pratiques idolâtres : I Rois XII 28-33 / I Rois XIV 21-24 / I Rois XV 11-15 / I Rois XIX 10 / II Rois XX 28-31 / II Rois XXI 1-4, 9-11, 19-22 / **II Rois XXIII 4-15, 24-26** / II CH 28.1-4 / Ezéchiel XVI 20-22, XXII 3-4 / Osée IV 13-16, V 3-4 / Jérémie III 6-14 / Nombres XXV 1-3 / Psaumes de Salomon XIII 1-4.

² *Dictionnaire de la Bible* André-Marie Gérard. Ed° Laffont, collection Bouquins : articles Achéra et Astarté.

une conciliation voire une alliance des deux, autant entre l'homme et le dieu, qu'entre mono et poly théisme. Elle a été la pratique effective, historique dans la réalité de la vie des habitants hébreux de la Palestine tel que cela apparaît dans les textes de la Bible et surtout tel que cela est vérifié par les découvertes archéologiques³. Ce sont ces difficiles et lents cheminements qui sont condensés par le personnage et représentés dans l'épisode de l'échelle de Jacob⁴. Le texte en Genèse 28.10-22 mêle deux courants de rédaction biblique, le yawhiste (tenants de l'appellation du Tétragramme) et l'élohiste (Elohim, pluriel signifie « les dieux »); de plus, le texte croise allégeance au dieu unique et pratique idolâtre des pierres sacrées (culte des bétyles). Pour en faciliter la compréhension et isoler l'interpolation des deux courants, ils sont ici reproduits en caractères différenciés⁵ : le **yahwiste (c. gras 10)** et l'élohiste (c 11)

Les deux textes (traduction Segond) :

10. Jacob quitta Beer-Shéva pour Harrân.

11. Il s'arrêta en un certain lieu, car la nuit était tombée. Il édifia un chevet avec des pierres et coucha là.

12. Il rêva : une échelle était dressée sur la Terre, dont l'extrémité parvenait au ciel. Et des anges d'Elohim y montaient et descendaient.

13. Et Yahweh se tenait au sommet. Il dit : « Je suis Yahweh, Elohim d'Abraham ton ancêtre et l'Elohim d'Isaac. La terre sur laquelle tu reposes, toi, Je la donnerai à ta postérité.

14. Ta postérité sera comme la poussière de la Terre. Tu te répandras à l'ouest, à l'est, au nord et au sud : en toi

³ Voir les livres d'Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman *La Bible dévoilée* et *Les Rois d'Israël* Ed. Fayard

⁴ Genèse 28.10-19

⁵ In *Les cinq livres secrets dans la Bible* par Gérard Messadié, Editions JC Lattès.

et en ta postérité seront bénies toutes les nations de la Terre.

15. Et voici que moi, Je suis avec toi et Je te protégerai partout où tu iras. Je ferai revenir vers cette terre-ci car Je ne te laisserai pas jusqu'à ce que J'aie fait tout ce que Je t'ai dit. »

16. Jacob se réveilla de son sommeil et dit : « Vraiment, Yahweh est présent en ce lieu, et je l'ignorais. ».

17. Il prit crainte et dit : « Combien ce lieu est redoutable ! Il n'est autre que la maison d'Elohim et c'est la porte du ciel ! »

18. Levé de bonne heure, il prit la pierre dont il avait fait son chevet et l'érigea en stèle, puis il versa de l'huile sur son faîte.

19. Il donna au lieu le nom de Béthel. Cependant la ville s'appelaît auparavant Louz.

20. Jacob fit un vœu : « Si Elohim est avec moi, s'il me protège sur le chemin que je suis, s'il me donne du pain et de quoi me vêtir,

21. et que je retourne en paix à la maison de mon père, que Yahweh soit pour moi l'Elohim.

22. Et cette pierre que j'ai érigée en stèle qu'elle soit la demeure d'Elohim. Et tout ce que Tu me donneras, je T'en donnerai la dîme. »

Conscience & Politique

Dans cet épisode qui nous est relaté par deux des quatre écoles d'écriture/conception religieuse, on voit s'entremêler deux options idéologiques :

- La première, le courant yahwiste, accentue fortement l'« attribution » de la Terre de Palestine à lui Jacob et à sa postérité. Ceci dans une optique évidente de légitimation et de puissance puisque grâce à sa postérité celle-ci sera étendue aux quatre points cardinaux (donc monde entier), avec une notion d'universalité (toutes les nations ce qui veut dire les non-juifs). Ceci avec rappel de la promesse faite à Abraham, réaffirmation de soutien inconditionnel et engagement de sécurité totale garantie. La phrase « **Je ferai revenir vers cette terre-ci car Je ne te laisserai pas jusqu'à ce que J'aie fait tout ce que Je t'ai dit.** » révèle l'époque et le lieu où le texte a été écrit : il ne peut s'agir que de la captivité à Babylone, car on ne voit pas pourquoi on dirait à quelqu'un qui est sur place qu'on le fera revenir. La déclaration religieuse est axée sur le monothéisme par opposition au culte païen pratiqué où l'on est captif et qui est auréolé de puissance puisque religion des vainqueurs. Et il devient important pour bien réaffirmer une identité chancelante d'ancrer cet engagement au monothéisme dans un passé ancestral incarné par le dernier des trois patriarches, Jacob, qui était manifestement idolâtre. Il est donc le personnage adéquat pour signer ce changement, ce passage de tous au monothéisme. Et pour crédibiliser cette profession de foi, l'engagement est transféré sur la personne du dieu qui en devient l'instigateur. Le dieu unique est rendu tellement présent à la situation vécue là qu'on le fait parler à voix haute et que Jacob associe cette crise de conscience et cette présence divine au lieu lui-même « **Vraiment, Yahweh est présent en ce lieu, et je l'ignorais.**» avec rappel d'une « ignorance » qui est évidemment celle de la pratique polythéiste comme « erreur ». La réalité historique du personnage réelle de Jacob importe moins que ce que le personnage est chargé

d'incarner comme évolution, ici élévation spirituelle, seuil qualitatif sur le plan de la réflexion.

- Le deuxième courant, élohiste, est moins grandiloquent et se centre sur une prise de conscience symbolisée par le rêve dont nous est livré le contenu manifeste ; l'épisode se termine par une promesse mais inverse du courant précédent : ce n'est plus le dieu qui promet, c'est l'homme Jacob qui s'engage vis-à-vis de ce dieu. Engagement qui est loin d'être unilatéral puisque l'adhésion se fait selon les termes d'un échange d'avantages qui en font un véritable marché. Cette négociation se conclue par une composition parfaitement équilibrée entre les deux tendances religieuses : adhésion au dieu unique mais dont la demeure est la pierre dressée, donc culte des bétyles, idolâtre, le tout en jouant sur l'ambiguïté sémantique du terme Elohim : El étant l'appellation de toute divinité païenne, elle est mise au pluriel mais conjuguée au singulier pour rassembler sous une appellation unique les diverses tendances religieuses de la même façon qu'en politique on unifie sous une même étiquette des courants différents.

Comme dans tout rêve, le souvenir qui persiste une fois éveillé est toujours plus court réduit à ses éléments marquants ; il en devient plus elliptique dans son sens nous convoquant à en redessiner le propos à travers ses restes signifiants.

Fausse évidence

Nous sommes habitués à deux ou trois mille ans de monothéisme, qui se pense une grande avancée en terme de spiritualité par rapport aux polythéismes considérés avec dédain comme une sous-culture. On ne veut d'ailleurs pas considérer que démultiplié en trois (ce qui est une contradiction dans les termes), trois factions rivales, se réclamant du même

dieu, mais avec des noms, natures et attributs différents, il se ridiculise lui-même dans sa prétention exorbitante au monopole. Malgré cela il passe pour aller de soi au point de devenir comme synonyme de religion.

Contrairement à ce que nous vivons à notre époque, cette conception de mono théisme n'était pas facile à vivre à ses débuts, non seulement sur le plan personnel mais aussi social : car croire en un seul dieu, invisible, qu'on ne doit pas représenter, dont on ne doit pas prononcer le nom, ça fait pauvre, et ça prête aux sarcasmes « Et comment tu fais pour le prier s'il a pas de nom ? Tu fais mmmh comme les vaches ? ». Il faut vraiment du courage alors que, non seulement le groupe social, mais tous les peuples alentours pratiquent la surabondance divine, la multiplicité de ses formes, la générosité d'histoires à leur sujet répondant à la diversité d'émotions et de situations à vivre. De plus il ne faut pas oublier que le polythéisme, par son simple fait, induit une tolérance de facto à l'égard des autres religions ou divinités alors que le monothéisme induit l'inverse : s'il n'y a qu'un dieu, les autres deviennent ipso facto de faux dieux abusant le peuple, etc. Il n'est donc pas simple ni évident de croire en un dieu qui induit rejet des autres religions, dévalorisation de leurs adeptes et au bout du compte intolérance. Si vous ajoutez à cela une notion de « peuple élu » que vous expliquez mal, les gens vont croire que vous avez la grosse tête et que vous vous prenez pour « quelqu'un » !

Combien ce lieu est redoutable !

C'est « redoutable » à penser tout ça. Et à assumer par rapport aux autres. Combien cette position est difficile à tenir dirions-nous aujourd'hui. Et en plus léguée en héritage sacré par votre père et votre grand-père, impossible de s'en dédire sans se renier soi-même ou ses origines. On peut avoir quelque angoisse à sauter un tel pas vers un théisme unique qui vous

retranche du commun, de ce qui est généralement admis et pratiqué. Et d'abord le choix à effectuer : pourquoi un seul au lieu de plusieurs ? Et pourquoi pas deux d'abord pour commencer ? Ou pourquoi pas les deux options, hein, ça mange pas de pain, on rend leur culte aux deux, au Yawheh (Dieu Unique) et aux dieux locaux (El était un dieu phénicien et c'est le terme générique pour signifier divinité, Elohim en est le pluriel). Surtout que Lui-même dans le texte s'affuble des deux nominations « **Je suis Yahweh, Elohim d'Abraham ton ancêtre et l'Elohim d'Isaac** » alors qu'aurait pu être employée l'expression El d'Abraham et El d'Isaac. Alors, il veut être le seul ? Mais alors il est jaloux ? Ouh...mais s'il a mauvais caractère, quel est mon intérêt, à moi, d'y croire, à ce Dieu Seul ? Dans ce dialogue imaginaire prêté au personnage, on voit le débat intérieur entre les deux pôles de la spiritualité : d'un côté le penchant matérialiste, sous forme d'échanges avec Dieu(x) qui se résoudra à la fin de l'épisode par ce « marché » étonnant tant il est intéressé, basement matériel, sécurité, nourri – blanchi, les congés ce sera pour plus tard avec le shabbat. Et d'un autre côté, la spiritualité épurée dont le premier pas est la réduction du kaléidoscope des divinités à un seul Principe divin, que l'on dit Un parce qu'il unifie toutes les caractéristiques divines sous la houlette de son abstraction. Pourquoi ? Pour faire penser, être cause de réflexion et non plus se contenter d'un chatolement de contes enfantins. Mais une bonne négociation, pour qu'elle soit réussie, doit se terminer sans vaincu, il faut que tout le monde y soit gagnant. C'est pour cela que ça se conclut en un troc étonnant par son côté contradictoire. Jacob se voue au Dieu Unique mais à l'issue d'un marché païen digne d'un idolâtre, et qui s'achève en guise de signature par un rite propre au culte des bétyles, l'onction d'huile sur la pierre. Cela pose la question de la nature de ce troc. Et de l'identité du partenaire.

Avec qui est passé le contrat ?

Dieu(x) ?

Le protagoniste n'est pas seulement le dieu mais tout autant *l'environnement réel*, l'époque elle-même, avec les questions qui taraudent la mentalité, en un mot avec la situation concrète que vit notre personnage humain. De quoi est-elle faite ? D'une cohabitation effective avec les autres peuplades qui habitent cette terre-là. Loin des présentations doctrinaires et des remaniements apportés après coup à l'Histoire par ceux qui en feront le tableau lissé, la réalité telle que nous la révèlent les fouilles archéologiques montre une cohabitation pacifique et une pratique commune des diverses traditions religieuses, donc des païennes aussi. Tout chef se doit d'être en accord avec son propre peuple de référence, sinon il est seul et il ne reste pas chef longtemps. Le rapport religieux est aussi une façon de présenter, de constituer les références et les origines telles qu'on les pense ou les souhaite et pas forcément telles qu'elles ont été ; la politique c'est l'inverse, on fait avec ce qui est, avec l'état des forces en présence, des mentalités en oeuvre, des représentations qui ont cours, de l'adhésion populaire, et on adapte son discours, parfois on le laisse même avec ses incohérences (contradictions entre le projet et ce qu'il est devenu). La réalité est plus pragmatique et moins grandiose que l'Histoire qu'on en brosse après (surtout quelques siècles plus tard quand les témoins directs ne sont plus là pour rectifier) et dans laquelle on peut faire facilement dans la grandiloquence. De plus, n'oublions pas que quand on s'installe dans un pays déjà habité, on est obligé de composer avec les autres et avec leurs pratiques, on ne peut se mettre à dos les gens qui vous tolèrent ou ne vous acceptent que s'ils y trouvent aussi leur intérêt, il n'y a pas qu'avec Dieu qu'on est « intéressé ».

Sa parèdre

Mais c'est surtout avec un autre partenaire, essentiel, qu'est passé le contrat. Avec la **croyance** plus qu'avec Dieu. Car il faut bien reconnaître qu'on ne L'approche qu'à travers elle. La croyance est la véritable parèdre du dieu, compagne indispensable, toujours présente, mais si discrète qu'elle passe inaperçue alors que sans elle rien de religieux n'est possible. On ne lui connaît pas de forme et on peut également dire d'elle « que nul ne peut la regarder en face et continuer à vivre...sa vie de croyant. Car pour peu qu'on examine le phénomène de la ou des croyances, on ne peut qu'être convoqué à prendre conscience de leur relativité. Ce qui est très préjudiciable à leur tendance à l'absoluité, aux grands mots genre « moi seule vraie », « moi la plus-plus », etc. On a l'impression de se retrouver en culotte courte dans la cour de maternelle à se disputer pour des brouilles.

Sans oublier l'impact sur la vie sociale habituelle. Au point que tout nouveau croyant change de nom, prend une nouvelle identité, en somme naît à nouveau. Perdre ses illusions, regarder en face la relativité des idoles, ça n'est pas facile, parce qu'une religion ça habille bien la vie, ça donne des comportements, des valeurs, et sinon des solutions du moins des réponses. Dur de décider froidement de devenir orphelin de son imaginaire et de tuer d'un coup Dieu ou mes-dieux, l'explication-à-tout, la consolation, l'espoir. Et aussi le rêve de toute-puissance ; car même si cette dernière est l'apanage du grand Autre, on y a un peu part en y croyant, non ? C'est à ça que servent les prières, elles sont la monnaie d'échange avec le dieu, le moyen espéré de faire du troc avec lui : d'un côté rites, sacrifices, prosternations, offrandes, et en retour obtention de bienfaits, miracles, remèdes, sécurité, prospérité, retours d'affection, tu donnes ce que tu veux au grand Marabout

PasCher. La croyance est une monnaie... fiduciaire ! Avec soi-même, par l'entremise d'une figure hypothétique.

Oui mon Référent

Mais aussi, par son adhésion à un système de représentation, la croyance est une référence, une affiliation-contrat passé également avec les représentations qui ont cours et qui, là, foisonnent : si l'expression « Dieu d'Abraham, dieu d'Isaac, dieu de Jacob » reprend chaque fois le mot dieu au lieu de dire « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob » c'est que, nous dit la tradition, c'est sinon un dieu différent, du moins une façon propre à chacun des patriarches de le concevoir. Cela veut donc dire que chacun doit ré-inventer, retrouver par soi-même le rapport à ce Dieu. Une tradition ne se reprend pas comme un vieux vêtement. Il faut chaque fois faire du neuf avec du vieux, ce n'est qu'à cette condition que la tradition vivifie, sinon elle est un poids mort. Et c'est en se ré-appropriant ce dieu, cette prise de conscience, que la spiritualité reste vive, sinon elle n'est qu'une litanie morte dont on trimbale le cadavre et les espoirs momifiés. La vie se réinvente chaque jour, elle-même évolue, se transforme, s'accommode de son environnement. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour le rapport au religieux, au spirituel ? On peut faire l'hypothèse que c'est ce type de débat de fond, de questionnement contradictoire qui travaille Jacob.

Echo et résonances

Et l'épuise au point qu'il s'endort. Comme souvent dans les cas de dilemme, de conflit intérieur, le sommeil apporte la réponse sous une forme métaphorique, imagée, parce que c'est le propre de l'inconscient de répondre sur plusieurs niveaux⁶ simultanément et de satisfaire... les contraires. Ce que

⁶ Y compris dans l'image qui lui servira pour codifier son message : un échelle à plusieurs niveaux. Dans cette mise en abîme, on retrouve le propre

ne pouvait faire le raisonnement selon la logique aristotélicienne du tiers exclu « une chose ne peut pas être elle-même et son contraire ». Le rêve donne une réponse à plusieurs degrés... et permet d'élever son âme, de prendre de la hauteur par rapport au problème. Et de faire le rapprochement entre des irréconciliables, de faire le lien entre les extrêmes symbolisés par le ciel et la terre figurant les deux différences majeures : le divin et l'humain.

Car la question que pose toute religion est : Que peut-il y avoir de commun, de comme Un entre ces deux partenaires que sont alors le dieu et l'homme reliés par le culte ou la croyance ? N'y aurait-il que des questions d'intérêt, un marchandage pour du pain, des vêtements, de la sécurité ? Ou bien pourrait-il y avoir autre chose, une sorte de pont entre ces deux formes d'être ?

Quelles similitudes ?

A l'image...

Qu'avons-nous de semblable avec Dieu même si nous ne nous ressemblons pas tout-à-fait complètement en tout et sur tout ! Puisqu'il est dit que nous sommes faits à son image, il faut que cette partie liée, soit suffisamment proche tout en étant dissemblable. Qu'est-ce qui satisferait à ces deux conditions ? Il faut prendre la caractéristique majeure de Dieu, la seule vraiment intéressante, la toute-puissance. Alors, examinons si nous avons en nous de la toute-puissance, mais en même temps il faudra qu'elle ne le soit pas ; en effet étant la caractéristique divine, comme nous ne sommes pas à la ressemblance de Dieu (mais simplement à son image), nous ne pouvons pas l'avoir

de l'inconscient qui est de mettre la clé tellement en évidence qu'on ne la voit pas au premier abord. Mais elle se laisse découvrir par une réflexion...à plusieurs degrés. Voire avec l'esprit... d'escalier !

comme lui. Eh bien il y a quelque chose qui satisfait à ces deux critères antagonistes, (l'avoir et ne pas l'avoir cette toute-puissance) : c'est *l'imaginaire* ! Nous y sommes tout-puissant, on y refait le passé tout aussi bien que l'avenir, à notre convenance, on s'y déplace immédiatement et en tous lieux, on crée les situations les plus inconcevables, etc.

Et en même temps tout cela est du flan. Mais, mais... si ce n'était que du pipo, certes ce serait « à l'image de » mais trop dissemblable car trop illusoire et uniquement fallacieux. Il faut donc aussi que cela *puisse* être réalisé, que ça ne soit au départ que de l'inaccompli mais ouvert sur la possibilité de l'accomplir, de le réaliser, même si on ne sait pas au départ comment. Et c'est le cas, les réalisations scientifiques nous le prouvent, l'imaginaire au sens d'imagination peut déboucher sur le réalisé, le réel. Et nous faire passer de l'inaccompli à l'accompli. Comme Dieu. Pareil. Avec une petite différence, on a un peu trimé quand même pour y arriver, nous. Cela n'en rend le résultat que plus honorable.

Les Messagers

Puisque nous savons maintenant que l'imaginaire est ce par quoi nous avons partie liée avec Dieu, utilisons notre imagination. Quel est le vecteur de cet imaginaire, avec quoi le faisons-nous marcher ? Avec des *mots*.

Or, les anges, dans la tradition hébraïque, sont des messagers, et que sont d'autres les mots sinon des porteurs de message, les supports du sens, du signifié. Les anges sont chargés de transmettre les messages divins ; en cela ils sont associés ou constituent des visions, apparitions, ou songes, prennent ou non apparence humaine, peuvent n'être qu'un souffle (Ruah souffle de Dieu), ou une manifestation hors du commun. La forme importe peu c'est le message qu'ils véhiculent et transmettent qui est important. Pareillement, le signifiant importe moins que le signifié, et même s'il est

d'usage familier il reste indispensable ; de même la voiture, si elle n'est pas le voyage en est souvent l'outil commun. Les anges peuvent être compris comme les éléments indispensables du langage que sont les mots, les signifiants en linguistique. Ici dans cette image de l'échelle, ils montent et descendent sans arrêt de même qu'on utilise continuellement les mêmes mots (composés avec un nombre très limité de lettres) dans des contextes variés, pour des pensées différentes. Comme on s'aide de la même échelle pour des tâches diverses on se sert d'une seule grammaire et des mêmes mots pour dire des choses chaque fois uniques dans leur émergence. On compose des pensées qui se superposent par degrés comme les lettres composent le mot, les mots s'assemblent en phrases, les phrases en textes, les textes en corpus de pensée⁷. En effet qu'est-ce qui va et vient sans arrêt, monte et descend, va du matériel au spirituel ? La pensée, tout naturellement. Et les vecteurs de cette continue activité de penser en sont les mots. De plus ils sont ce que nous avons de commun avec Dieu, ce qui nous permet de communiquer avec Lui.

La Métaphore

L'échelle peut donc être considérée comme une bonne image du langage lui-même. Et celui-ci comme vecteur privilégié de l'élévation d'âme, autant processus d'abstraction (qui constitue la connaissance) qu'élaboration réflexive, métaphysique. L'échelle devient la métaphore d'une triple prise de conscience : religieuse certes dans le débat intérieur qui agite Jacob tiraillé entre polythéisme (bétyles) et monothéisme (Dieu d'Abraham) ; mais aussi conscience identitaire en rapport avec ses père et grand-père, certes, mais peut-être avant tout avec lui-même, avec son nom (qu'il changera en Israël dans l'épisode suivant).

⁷ On retrouve ici la même métaphore que celle de l'étymologie du verbe lire en latin (*legere*) d'où vient le mot religion, et non pas de *religare* (amarrer).

Enfin conscience d'être étendue à la multitude humaine grâce à ce pont du langage, de la pensée qui unit tous les hommes entre eux, et d'un autre côté qui nous relie à Dieu avec ce tapis roulant continu de pensées. Dans cet épisode de l'Echelle, Jacob représente la figure même de la prise de conscience, de ce en quoi elle consiste y compris avec ses hésitations, retours en arrière, angoisses, et difficulté d'y croire. Car la croyance n'a pas pour seul domaine et objet Dieu, mais aussi l'individu lui-même dans son rapport avec sa propre image, son ego, son sentiment d'exister et la question de son utilité, du but de son existence. Et dans ce domaine du moi, comme dans le domaine religieux, on peut avoir tendance à trop y croire comme à ne pas avoir assez foi en soi.

Le « Penser »

Dieu est par là référé à la pensée, *au penser*, et non plus à des personnages-divinités hautes en couleurs certes mais essentiellement habitées par des passions. Pensée comme genèse et aboutissement, objectif, dirions-nous aujourd'hui ; l'arbre de la connaissance qui permet de penser et de faire la différence avec l'imagination rêveuse, était bien l'objectif à atteindre pour l'homme devenant un peu plus qu'animal, dans le jardin d'Eden. Pensée comme processus réflexif sous deux formes : l'une, « l'imaginaire⁸ », pur processus, (chaîne des signifiants) marqué par son potentiel infini, référé à Dieu ; l'autre, le « rationnel », incarné dans la création, marqué par les contenus qui lui donnent « existence ». La pensée apparaît alors comme le lien avec le divin, ce par quoi nous avons partie liée avec lui. Et par lequel nous avons fonction : comme les

⁸ Réflexion comme reflet, c'est bien le mot même qui était employé pour désigner le dessein de Dieu quand il se demandait comment il ferait l'homme : « à l'image de » on ne saurait faire plus... imagé.

bulles sont nécessaires au champagne, nous servons à *incarner* la pensée pour le Penser, à lui faire prendre chair. Et penser est une métaphore en acte d'une continuité sans fin puisqu'on ne s'arrête jamais de penser, même en dormant.

Image de Dieu

La métaphore d'une échelle était donc pertinente : elle symbolise la pensée, *rationnelle* par degrés ou *imaginative* par association d'idées, chaque barreau donnant accès par contiguïté aux autres idées qu'elles soient successives ou collatérales. Elle est appropriée également pour symboliser le moyen d'accès à ce qui se découvre continûment, comme *trait d'union* entre le monde matériel et celui immatériel de l'esprit, de sa fécondité, puisque les mots ont la double nationalité : il « sont » du concret (phonatoire et par ce qu'ils représentent) et ils sont de l'abstraction pure. Dieu est le concept qui signifie, contient cet outil aux effets exponentiels. Et non-dualistes puisque le langage, les mots, peuvent être utilisés sans qu'il se rebellent le moins du monde, pour aider à tuer, tromper, faire du mal, tout autant que pour aimer, construire, faire du bien. Nous laissant ainsi la latitude de leur usage, celle de notre liberté et de ce que nous en faisons.

Mots vivants le temps de leur danse sacrée faisant sens, ouvrant des perspectives insoupçonnées l'instant d'avant, découvrant-créant de nouveaux mondes avec la poésie (première forme de la religion), invitant parfois même à un au-delà du sens ? On ressent cette résonance encore de nos jours avec le chant et sa valeur émotionnelle et liturgique même quand son contenu est profane ; encore plus perçoit-on cette résonance dans le cas des chants religieux, soufisme, chant grégorien, etc., où le mot psalmodié devient rite, consécration, accès au divin.

Reflets de reflets

Double niveau

Penser, forme un *paradoxe constitutif*, puisque la pensée (depuis le sapiens-sapiens) est capable de se penser elle-même et de s'interroger sur ses conditions de possibilité. Mieux qu'un hermaphrodite, elle s'engendre elle-même. En cela elle n'est pas sans rappeler Dieu bien évidemment. Double nature, elle est à la fois un contenu et une activité : elle est une non-action et pourtant ça bouge sans arrêt et c'est productif ; elle est intérieure à soi et pourtant on a l'impression qu'elle est d'un autre, puisque ça arrive. On ne sait d'où, et on ne peut dire où elle nous conduit.

Convoquant chacun à une mise en abîme (avec soi) ou à une mise en perspective (avec autrui), elle est une chambre d'écho, que ce soit en soliloque ou avec une multiplicité de répliques suscitées par les autres ; la réflexion est une aventure autant singulière qu'universelle. On voit bien la pensée être cette source inépuisable qui s'ensemence elle-même, en une spirale infinie.

Elle n'a besoin de rien et donne à profusion, appartenant à tout le monde ; du plus singulier (individu ou groupe local) elle est aussi l'outil le plus collectif y compris dans la pluralité de ses formes, mais qui est toujours du langage. On est donc bien au cœur de l'universel en même temps que du particulier, au plus profond de l'intime, de ce qui est le plus personnel.

Et tout autant de l'impersonnel puisque le langage est avant tout une pure convention, une Constitution à laquelle chacun adhère et qui organise la vie mentale du groupe. Enfin, signification majeure, en tant que codex, le langage représente l'utilité de la *Loi* comme convention qui loin d'aliéner par sa contrainte déploie l'esprit à l'infini. Sans Loi il n'est pas d'idiome possible, pas de communication avec autrui, pas de

connaissance, pas d'Histoire, pas de transmission aux générations qui suivent. Enfin, la langue est l'altérité première, étant ce qui nous est donné par autrui, et pourtant elle devient notre soi, notre identité. Qu'est-ce qui est intérieur et extérieur à soi, universel et singulier, bon ou mauvais, fini et infini ?

Aleph, bet...

Le mot alphabet qui désigne l'ensemble des lettres d'une langue vient du nom des premières lettres, grecques (alpha, bêta, etc.) ou hébraïques (aleph, bet). En mémoire de sa révélation, Jacob appelle ce lieu Bet-El ce qui signifie « maison » « dieu » ; on l'aurait bien vu nommer cette échelle « alephbet-El » car le véritable autel n'était pas les quelques pierres qu'il a posées l'une sur l'autre selon la coutume des bétyles⁹, mais ces merveilleux outils que sont les lettres de l'alphabet qui composent la pensée comme les pierres construisent la maison. En effet, de même que les barreaux créent l'échelle, les lettres constituent les mots. Et les mots s'assemblent pour constituer les maillons d'une pensée. La chaîne, comme l'échelle, sont des métaphores de ce qui relie, la chaîne pour le lien fort, l'échelle pour l'accession à un lieu différent, élevé, et inaccessible sans cet intermédiaire. L'échelle conjoint aussi l'idée d'intelligence de plusieurs façons : en tant que construite, comme composition à partir d'éléments simples, comme « serviable » (utilité et répétition d'usage), comme sécurité également (retirée, l'échelle interdit

⁹ Bétyles : pierres dressées et sacrées faisant l'objet d'un culte antérieur au monothéisme dans tout le croissant fertile et notamment en Arabie pré-islamique ; le plus célèbre est toujours l'objet d'un culte, enchâssé dans l'angle de l'ancien temple pré-islamique, la Kaaba ; il s'agit d'un météorite. Par ailleurs, Bet-yl n'est pas sans rappeler Bet-El, avec la même fonction et signification. Béthel fut, lors de la scission d'avec le royaume de Juda, une des deux villes (avec Dan) à instituer des veaux d'or comme « dieux d'Israël » (2 Rois 10.29) sous Jéroboam 1^{er}, en opposition au temple de Jérusalem.

l'accès). Enfin elle symbolise la pluralité de niveaux de pensée, progressant par degrés, du terre à terre à l'abstrait, du matérialisme au spirituel, du passionnel au dépassionné, du conflit à l'apaisement, etc.

Voir les voix

Jacob réfère l'alphabet à Dieu, car cet ensemble limité de lettres permet de créer un infini qui transcende le temps, relie les générations en rendant possible la transmission de leur quintessence par l'*écriture* ; car l'alphabet en tant qu'ensemble formalisé de lettres n'a d'utilité que pour écrire et être lu par d'autres. N'oublions pas que nous avons tous su parler notre langue avant de savoir l'écrire et la lire. Lire devient alors une révélation sur le champ, et lire à voix haute devient une façon de voir les voix et de les faire entendre selon l'expression utilisée en Exode quand Moïse montre les Tables de la Loi : il est dit du peuple « Ils voyaient les voix ». L'alphabet-l'écrit permet la transmission de l'expérience, culture, représentation du monde.

Mais il crée aussi la limitation, la restriction à l'écrit et rien qu'à ça. Cette échelle n'est donc pas seulement l'intronisation des lettres mais à travers elles c'est l'irruption de l'écrit sur la scène mentale et spirituelle qui est magnifiée là et grâce à elle une nouvelle façon de concevoir le divin. Il ne s'agit pas d'un banal passage de l'oral à l'écrit, comme nous passons, nous, d'un outil multimédia à un autre. C'était tout autre chose : l'écrit prenait un statut d'intangible, de sur-nature, du fait qu'il était du visible invisible puisqu'il était incompréhensible par le non-initié. D'emblée l'écriture a été magique, divine¹⁰, et non pas laïque comme nous l'utilisons aujourd'hui ; l'oral était humain trop visiblement humain à cause de celui qui contait. Saut qualitatif dans l'ordre de la

¹⁰ Il reste quelque chose de ce statut religieux ou sacré de l'écrit dans les expressions telles que « Les Ecritures ».

capacité mentale, l'écrit représente le passage à l'abstraction pure. Il n'est pas seulement de l'oral couché en signes sur un support, il est un autre usage de la pensée, de la raison ; avec la même différence qu'il y a entre compter ses moutons et faire de l'algèbre ou entre arpenter un champ et faire de la géométrie pure. L'écrit était invitation à la réflexion. C'est une des raisons pour lesquelles on n'y mettait pas les voyelles afin de ne pas clore le sens mais au contraire de permettre une polysémie de significations.

L'Arche d'Alliance la plus petite et la plus grande

Etant du fini contenant potentiellement l'infini, par ce paradoxe dialectique, l'alphabet devient la métaphore la plus exacte et la plus ouverte de Dieu. Et parce qu'en hébreu l'aleph est une consonne muette, le plus souvent victime d'élision, le mot *Bet-El* aurait pu être le premier nom de cette autre arche d'alliance...des mots qu'est l'alphabet, l'aleph-bet-El qu'on peut traduire mot à mot par initiation-maison-dieu. En effet, ce petit réservoir de lettres contient tous les mots en résumé. Potentiellement, de même que Dieu est le « tous-potentiels » puisqu'il représente tous les possibles. Tout mot est l'alliance temporaire de lettres qui se dénoueront et se renoueront différemment pour former d'autres mots en une danse effrénée et continuellement variée à partir d'un nombre très réduit de signes. Comme Dieu, l'alphabet se tient entre l'accompli (le déjà créé / déjà écrit) et l'inaccompli (ce qui est « en puissance » / à écrire). Il est du dit en dormance, en inaccompli tant qu'il n'est pas lu c'est-à-dire passant à l'accompli de l'oralisé, de l'audible.

Chaque lettre représente par sa possibilité d'association avec la vingtaine d'autres une infinité de création de « mondes » qui, s'ils sont souvent fictifs (romans, légendes,

allégories, croyances, etc.) peuvent aussi être réels et concrets (sciences, connaissance, etc.), et concerner aussi bien l'homme (l'esprit, l'âme, la psyché, l'affectif, l'inconscient, le relationnel, etc.) que Dieu (métaphysique, théologie, philosophie, sagesse, esprit, etc.).

Que sont les autres arches ?

Cette notion d'arche est double à la fois dans son acception générale mais aussi dans son étymologie hébraïque. Dans son sens général elle signifie à la fois arc qui relie à travers la distance (donc avec connotation de futur, d'engagement comme la flèche relie le tireur et sa cible) et demi-cercle (arche d'un pont) reliant deux piles. En hébreu le sens premier est celui de contenant-boîte, à travers les deux mots qui le signifient « arôn » (ארון) et « téva » (tav, bet, hé). « Arôn » signifie coffre et est employé pour désigner le contenant des tables de la Loi que portaient avec eux les hébreux. « Téva » signifie panier-bateau-caisse, c'est le terme utilisé dans la Bible pour désigner le bateau de Noé et pour le panier dans lequel est déposé Moïse sur le Nil. Et téva a aussi un autre sens que nous allons retrouver plus loin.

Dans ces différentes occurrences du mot « arche » on voit émerger une quadruple notion de contenant, de liaison, de maintien-permanence et de potentiel.

La première arche est celle de Noé. Il rassemble dans son coffre-bateau un couple de chaque espèce animale, végétale et humaine à fin de repeuplement de la terre après le déluge. Son arche contient donc *potentiellement* toute la population future de la terre comme les lettres contiennent en germe tous les mots de la pensée.

L'arche d'alliance est l'arc en ciel (Gen 9 8-17) qui symbolise la paix-réconciliation de Dieu avec les hommes et l'engagement de Dieu à ne plus vouloir les exterminer. N'oublions pas qu'elle se situe après le Déluge. C'est pour cela

qu'on la voit toujours se matérialiser sur le dernier rideau de pluie. En fonction de la topographie où il se réalise il prend la forme d'un arc plus ou moins ample, mais en réalité, plus qu'un arc, il est un cercle complet comme on peut le constater quand on arrose son jardin dos au soleil.

De là, de cette forme circulaire, vient également le sens de signe d'alliance que représente la circoncision (forme circulaire du prépuce qui est coupé) pour faire signe dans la chair du nouvel adepte, et lui rappeler son engagement.

L'Alliance-Promesse

L'arche d'Alliance était un coffre en bois d'acacia recouvert d'or. Elle était au milieu du peuple, portée par lui à travers ses prêtres, elle contenait l'esprit de Dieu, symbolisée par les Dix Paroles, et aussi son engagement en faveur des expatriés fraîchement libérés de la terre de servitude. Cette promesse d'un soutien de Dieu, projeté dans le futur comme l'arche du pont se jette dans le vide depuis un pilier avant de rencontrer son pilier en miroir, représentait le référent nouveau, la constitution de ce peuple. Autant la promesse, que l'engagement sont des germes, du potentiel qui reste à actualiser, à réaliser ; et les aléas tout au long de l'histoire d'Israël montreront que rien n'était acquis d'avance. On est donc bien dans le même ordre d'idée du concentré qui contient une foule de choses, voire un grand rêve où se joue de l'identité, du futurible, du possible jamais certain même si on veut y apposer la « certitude » de l'espérance et de la croyance. Celles-ci sont les deux ingrédients de la Promesse. Une idée, même très bien, si elle reste « lettre morte » est insatisfaisante : elle reste à accomplir avec les aléas et retouches que nécessite la réalité. De même pour une promesse, car le besoin auquel elle répondait, a évolué surtout quand il s'est passé beaucoup de temps ; c'est l'esprit de la promesse qui compte plus que son objet x, x' ou x''.

La grande Arche

Enfin, il est une autre arche, à disposition de chacun, que nous portons tous avec nous-mêmes, qui est légère, accessible à autrui même s'il est de bon ton de commencer par ces quelques mots de passe que sont les salutations ou la politesse. Elle est toute petite comparée aux volumineux rouleaux ou livres des religions (au dire de certains, ces dernières proviendraient même de là)¹¹. Elle s'abouche avec n'importe quel dieu car elle n'est d'aucun parti pris, peut être laïque autant que religieuse ou vouée à la connaissance scientifique, aux arts et lettres en tous genres. Qu'est-ce que cette autre Arche d'alliance ? Tout simplement votre cerveau, votre boîte crânienne. C'est là que vous alliez les lettres en mots, les mots en phrases, les phrases en pensées, réflexions, philosophies, etc. Et « téva » signifie aussi « mot » en hébreu. C'est par cette « arche », les mots, que vous nouez alliance avec ces autres arches d'alliance de mots que sont les autres hommes, y compris quand ils n'ont pas le même alphabet, car cette arche crânienne est en plus capable de nouer ces étranges alliances entre langues que sont les traductions !

Sur-nature

Statut spécial

Un alphabet compile toutes les lettres ; du moins celles qui sont écrites. Car il y en a qui ont statut particulier : les voyelles. Elles existent et ont un rôle important sur le plan

¹¹ On peut penser que les papillotes, ces rouleaux de cheveux que les orthodoxes se forment de part et d'autre du visage, représentent métaphoriquement les deux rouleaux entre lesquels on lit la Tora. Porter ces deux rouleaux autour du visage revient donc à signifier à celui qui le voit que le visage humain *est* une lecture de la Tora vivante, celle-ci étant cachée dans la tête comme le sens est derrière-dans le texte !

phonétique, on les prononce, elles sont indispensables pour parler et parfois pour différencier deux ensembles de consonnes.

Les voyelles sont le souffle des mots, perceptible dans la cantillation ; car quand il faut chanter, non seulement elles sont indispensables, mais elles constituent le vif du chant ; celui-ci peut être considéré comme du souffle coloré en quelque sorte par son frottement à l'humain, à ses cordes vocales. C'est pour cela que le chant a longtemps été du sacré, voire même le sacré, assimilé au religieux, ses effets bénéfiques en terme de ventilation pulmonaire et de massage interne du corps, apparaissant alors comme les bienfaits du dieu-même.

En fait les voyelles sont en nombre très réduit ; chaque langue a réuni ou au contraire subdivisé des voyelles du même ordre : ainsi le « o » peut être prononcé soit vers le « a » ou bien vers le « ou » ; ce dernier peut tirer vers le « u » qui peut aussi être écrit ou prononcé comme un « w » (prononcer weu) ; d'un autre côté le « a » et le « e » peuvent quasiment se rejoindre selon les accents ou avec les variantes comme le éta grec.

En quatre lettres

Mais dans certains alphabets, notamment sémitiques comme l'hébreu et l'arabe, elles ne sont pas écrites ; non pas comme si elles n'existaient pas, mais plutôt comme si on ne *devait pas les voir*, comme si elles ne devaient pas avoir le même statut que les autres. Et comme on a quand même besoin de les voir pour lire on les note par des points au-dessus ou en dessous du texte, points qu'il faut savoir attribuer à la bonne voyelle. Les consonnes, étant du domaine du concret, matériel, sont dans le visible. Les voyelles étant de l'ordre du modulatoire et du souffle se glissant dans chaque prononciation, sont ce qui détermine l'animation des mots,

elles leur adjoignent une présence accentuée. On pourrait dire qu'elles constituent leur âme, comme Dieu souffle une haleine de vie dans l'homme d'argile et le fait advenir à la vie.

Dans cette assimilation de Dieu aux voyelles, l'hébreu a choisi de n'en « voir » que quatre : A I U et une spécifique de l'aspiration-inspiration, du souffle, le « Hé ». Si vous les rassemblez dans l'ordre suivant I A U Hé, vous avez un des noms de Dieu, diversement orthographié Yawhé, avec beaucoup de variations Eyahou, Yéovah, et bien sûr le tétragramme officiel : YHVH , Yod Hé Vav Hé.

Nom qui ne devait pas être prononcé (hormis par le grand-prêtre une fois par an dans le Saint des Saints du temple de Jérusalem), vraisemblablement afin de ne pas le rendre trivial, et de lui conserver une aura de magie, car il était l'incarnation du souffle divin, le « ruah ».

Sans limites

Mais il est une autre raison pour laquelle les voyelles n'ont pas été inscrites. Si on les écrit, les mots deviennent clos, intangibles, alors que si elles manquent, ils ne sont pas fixés, il faut les essayer, prendre l'un pour l'autre, chercher quelles peuvent bien être les voyelles qu'on peut y mettre. Un jeu se crée avec les possibles et la découverte de nouveaux sens. Se trouve cassée la rigidité d'esprit et la tendance à figer les significations, vie est redonnée à l'écrit ; il fonctionne comme un jeu, et prêtera forcément à rire par des associations saugrenues. Est ainsi réintroduit de l'esprit là où on a trop facilement tendance à pontifier ou dogmatiser. L'esprit de sérieux ne résiste pas à un bon... mot.

Maisons d'Elohim

Dans l'épisode qui suivra, celui du combat avec l'ange, à l'issue duquel il n'y a ni vainqueur ni vaincu, Jacob change son nom pour Israël. Celui-ci pourrait être traduit par « homme-face à Dieu » affrontant le divin, talonnant l'homme (sens de Jacob) et talonné par le dieu qui le déboîte, le sort de son pré carré d'habitudes.

A travers ces deux épisodes, le troisième patriarche représente l'émergence de la conscience. Vainqueur de lui-même et plus encore de l'antagonisme avec son double (à la fois son frère jumeau Esaü et l'ange-dieu son challenger de lutte) Jacob-Israël change de peau, de représentation avec la conscience de la fertilité de la notion d'Alliance : celle avec l'ange-Dieu par qui il se fait bénir, celle de la réconciliation avec son frère Esaü, celle des mots et de la pensée avec leur source continue qu'il nomme Dieu ; les quatre voyelles en symbolisent le souffle qui apporte vie aux mots. C'est pour cela que l'épisode se termine par un engagement de Jacob avec un Dieu spirituel, vecteur et enseigneur d'esprit ; et pour cela aussi que le Dieu de Jacob mérite d'être une appellation propre, car il a été ajouté là, en ce lieu, quelque chose de fort, dont les degrés se succèdent et deviennent ainsi une métaphore de l'infini. Avec une image compréhensible par chacun, en un mot qui soit pratique et accessible à tous comme... une échelle !

Echelle, porte, tour ?

« **Vraiment, Yahweh est présent en ce lieu, et je l'ignorais.** » Ce lieu « Il n'est autre que la maison d'Elohim et c'est la porte du ciel ! ». Ce lieu - outil - prise de conscience, sont qualifiés en un tout synthétique de « maison d'Elohim » « bet El », arche - contenant d'Elohim. On serait tenté d'ajouter : en concentré, en puissance. En n'oubliant pas que la boîte crânienne est aussi une « bet - aron - teba ». La suite de la

phrase « et c'est la porte du ciel ! » semble corroborer cela. Car « Porte du ciel » n'est pas une expression anodine ; elle se dit *Bab'El*. Cette expression condense à elle seule tout l'épisode de la Tour de Bab'El et de son projet¹². Quel était-il ? La construction de cette tour n'était pas une gentillesse des hommes pour honorer Dieu, c'était une tour d'assaut montant à l'attaque du lieu de Dieu, le ciel. Bab signifie « porte » et El, dieu (ciel n'est qu'une extension topographique du concept de dieu). Le but de la Tour était de s'emparer de la toute-puissance divine en constituant une contre force qui est effectivement reconnue très puissante par celui qui risque d'en pâtir « S'ils continuent ainsi rien ne pourra plus les arrêter ». Dieu sera obligé d'interrompre cette modalité contre-nature humaine puisqu'elle visait à uniformiser chacun « Ne faisons qu'un seul peuple, n'ayons qu'un seul nom, briquetons tous des briques » ; c'était la consécration de l'unanimisme obligatoire comme on l'a vu se réaliser dans le comme-un-isme de notre époque : tordant les faits, réécrivant l'histoire, envoyant les dissidents et contradicteurs au goulag et à la mort. En un mot l'unanimisme est la dictature du fusionnel, de l'indifférenciation, l'éradication du privé, au profit d'un parti Moloch qui dévore ses enfants.

A cela Dieu oppose la pluralité des langues, parce qu'on est plus riche de ses différences que d'un laminage forcément stérilisateur. La véritable façon non seulement d'atteindre Dieu mais de le rencontrer, c'est de reconnaître la pluralité, de faire de la diversité une chance et de voir en sa multiplication une créativité exponentielle. C'est ce que symbolise le pluriel Elohim qui n'est pas qu'une torsion scripturaire dans sa conjugaison au singulier. La véritable « Porte du dieu » permettant de connaître ce qui de Dieu est à *notre échelle*, est constituée par ce petit coefficient multiplicateur producteur d'infini qu'est l'alphabet. La solution qui terminait l'épisode de

¹² Voir *Les 3 Tours de Bab'El* de l'auteur. A paraître.

la Tour de Babel nous est ainsi donnée à nouveau dans l'Echelle de Jacob, de façon directement positive. Elle ouvre, elle *est* la porte du Ciel. Le véritable accès au divin n'est pas dans quelque ciel inaccessible mais dans... notre tête ! La porte du ciel, nous la portons en nous. Et il se trouve qu'elle passe par l'accès aux autres qui sont comme d'autres barreaux de l'échelle. Grâce aux mots, à la réflexion, au rêve et à... l'écrit !



Tour de Babel. Enluminure

L'Arbre aux Signes

vous invite à le retrouver sur ses sites :

www.arbreauxsignes.com et www.spiritualite-libre.com

et à lire en version papier ou e-book :

Livres du même auteur :

Caïn, l'énigme du premier criminel

Les 3 Tours de Bab'El

Mais... Comment peut-on être fanatique ?

Jonas, le pardon mode d'emploi

La Face cachée de Dieu (à paraître)

Livrets à thèmes :

Le Sacrifice d'Isaac, ou le montage Symbolique

L'Échelle de Jacob, comment l'esprit vint à l'homme

Gorgone Méduse, la fascination du Délire

Pandora, la femme première calamité de l'homme ?

Le Péché de Gomorrhe, ou la tentation intégriste

Esopo, ou l'art de prendre langue

Dukkha, l'autre signification

Littérature générale :

Perche Plumes Nouvelles, contes, recettes fantasques...

Mes Chemins Nouvelles, poèmes de Colette Habay-Piccolo

Pour nous contacter : contact@arbreauxsignes.com